
Google

Études sur Girart de Rossilho, chanson de geste

Karl Schweppe


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

ÉTUDES

SUR

GIRART DE ROSSILHO, CHANSON DE GESTE PROVENÇALE,

SUIVIS

DE LA PARTIE INÉDITE DU MANUSCRIT D'OXFORD

PAR

KARL SCHWEPPE
DOCTEUR ÈS LETTRES.

STETTIN.
LIBRAIRIE H. DANNENBERG.

1878.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
16 OCT 19

Le Girart de Roussillon nous est d'un intérêt particulier, parce qu'il est la seule chanson de geste provençale qui ait été conservée à la postérité. Ce mérite n'est pourtant que la moindre valeur de notre poème. Quant à la beauté du contenu, il égale la chanson de Roland, quant à la vérité et à la variété des caractères, il est supérieur.

La valeur esthétique en est considérable, la valeur philologique l'est encore davantage. L'historien, le métricien, le lexicographe y trouvent un vaste champ d'études. Chaque page à peu près nous offre des difficultés presque insurmontables. Mais plus les beautés sont grandes et plus les questions sont variées, plus nous devons regretter aussi que, juspu'à présent, il n'y ait qu'assez peu de philologues qui aient tâché de resoudre les problèmes.

Il existe de Girart de Roussillon quatre manuscrits, ou fragments de manuscrits dont Paul Meyer dans le „Jahrbuch für romanische und englische Literatur, Band 11, 1877" donne la description suivante:

1° Oxford, Bodléienne parmi les mss. provenant de l'abbé Canonici, miscellanei 63. Volume ayant à peu près le format d'un de nos grands in — 8°, mais très-allongé, 29 vers par page; grosse écriture italienne qui peut bien être de la fin du XIII[e] siècle ou des premières années du XIV[e].

2° Paris, Bibl. imp., fonds français 2180 (ancien 7991), Ms. de la seconde moitié du XIII[e] siècle, auquel manquent les 560 premiers vers environ.

3° Londres, Bibl. Harl. n° 4334 simple fragment de 3529 vers, si j'ai bien compté, qui correspond aux vs. 2240—7867 du ms. de Paris, et présente plusieurs lacunes intérieures. Commencement du XIII[e] siècle.

4° Passy; fragment de cinq feuillets dont deux fort dommagés; 33 vers par page, en tout 330 vers; premières années du XIII[e] siècle. Je dois la possession de ce précieux fragment à l'amitié de feu Achille Lebrethon, mon ancien condisciple à l'École des Chartes, qui le trouva, en Avril 1867 à ce que je crois, servant de couverture à un registre du XIV[e] siècle appartenant à l'étude d'un notaire d'Anduze."

Pour la désignation de ces quatre manuscrits je suivrai M. Paul Meyer: Oxford = O, Paris = P, Londres = L, Passy = *Π*.

Je donnerai d'abord une numération chronologique de tout ce qui a paru jusqu'à présent ayant relation à notre sujet.

M. Paul Meyer, dans la „Bibliothèque de l'École des Chartes p. 48", nous informe des premiers qui connaissaient notre poème: „Le premier", dit-il, „qui paraisse s'être occupé de notre poème, c'est Caseneuve, qui en a cité quelques vers dans ses „Origines de la langue française."" Puis il se trouve parmi les manuscrits du célèbre Saint-Palaye, qui sont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, une copie de notre poème, „faite page pour page sur le manuscrit de Paris. Cette copie n'est point de la main de Saint-Palaye, mais elle a été revue par lui, ainsi que le prouvent les nombreuses corrections dont elle est surchargée; elle est en général fort exacte, et, de plus, ayant été faite à une époque, où le manuscrit était en meilleur état qu'aujourd'hui, elle peut servir à restituer quelques mots devenus maintenant à peu près illisibles."

Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1838, que Raynouard, dans son „Lexique Roman", donna un extrait du manuscrit de Paris.

Presque en même temps, Fauriel, dans son „Histoire Littéraire de la France, XXII p. 167—190" soumit déjà le sujét à des recherches plus approfondies. Dans une introduction, il nous montre que le moments principaux de notre poème sont conformes en général avec l'histoire. Puis donnant quelques remarques sur le contenu du poème: „L'ouvrage", dit-il, „qui paraît être du XII[e] siècle a pour sujet les démêlés du duc Girart avec Charles le Chauve, que ce poète romancier par une méprise à laquelle on peut mesurer son ignorance confond avec Charles Martel."

Je ne peux consentir que c'est par son ignorance que le poète a confondu Charles le Chauve avec Charles Martel. Il se peut que la personne du dernier lui parût plus poétique, plus intéressante. Je veux mentionner aussi à cette occasion que, dans la partie inédite du manuscrit O, il se trouve deux vers qui donnent une explication de cet échange des personnages. Ou ces deux vers ont été omis dans le manuscrit P, ou ils sont une interpolation du rédacteur O. Ils se trouvent après le 5e vers de la 636e tirade (vs. 8433). Pour l'intelligence du passage je les cite avec le commencement de la tirade:

1) L'apostoiles parlet com hom leiaus:
2) Enquer reis, se tu vuelz, seras bien saus.
3) Carles Martels, tes aives fest molt granz maus,
4) E tu de ton vivent fus altretaus,
5) Perqu'ogis nom Martels, cis nuns fusaus,
Er deiz mais non aver Carles li Caus
Or es ric de barons et d'amis claus;
6) Or aime Deu e paz e pren repaus. etc.

Ces deux vers n'offrent point de difficultés et devaient être aussi trop importants à un copiste, pour les omettre. Je crois donc qu'ils ne se trouvent pas dans le texte original, mais qu'ils sont une interpolation du rédacteur O, qui, connaissant l'histoire, les ajoutait pour donner une expliquation de cette faute historique. —

Puis l'auteur donne un sommaire du roman. Il divise tout le poème dans trois parties principales. Cette division me paraît résulter d'une opinion de l'auteur, proférée plus tard, que tout le poème est composé de trois poèmes plus petits, qui ne sont qu'assez peu liés l'un avec l'autre. Moi, je les trouve tout a fait liés; aussi préférerai-je de former une quatrième partie des derniers mille vers à peu près.

Enfin l'auteur cherche à prouver d'un long passage, qui contient l'ambassade de Pierre à Girart, qu'il y a de différentes interpolations dans le poème, parce que le même fait est répété souvent deux ou trois fois.

„Vers la même époque“, lisons-nous chez Paul Meyer Bibl. de l'Ec. d. Ch. p. 49, „Fr. Michel signalait dans ses „Rapports au Ministre“ deux manuscrits nouveaux du Girart de Rossilho, celui d'Oxford et celui du Musée Britannique,

et publiait vingt et un vers du premier et plusieurs centaines du second."

D'après ces deux manuscrits Bartsch publia dans son „Provenzalisches Lesebuch" trois fragments assez longs.

La première édition complète qui ait paru est celle de Conrad Hoffmann, publiée en 1855 chez „Mahn, Werke der Troubadours." C'est une édition critique qui fait le possible, comme Hoffmann ne connaissait que le manuscrit de Paris et ne pouvait donc comparer son texte avec les autres.

L'année suivante il parut une autre édition du manuscrit de Paris, accompagnée du fragment du manuscrit de Londres, publiée par Francisque Mischel. L'éditeur dit dans sa préface: „Pendant que nous confrontions avec le soin le plus scrupuleux les épreuves de cette édition avec le manuscrit, qui ne nous a jamais échappé, il en paraissait une en Allemagne. Nous voudrions bien en parler, mais notre embarras est grand, et on le comprendra aisément, pour peu que l'on compare notre texte avec celui d'Outre-Rhin: tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'au lieu de redouter un pareil examen nous le réclamons." Ce qu'il a demandé, M. Paul Meyer l'a fait. Dans un traité qu'il a publié dans la „Bibliothèque de l'École des Chartes, Paris 1860" intitulé „études sur la chanson de Gérard de Rossillon", il soumet ces deux éditions à une comparaison exacte, qui est très-peu en faveur du savant français. À la fin de ses recherches Paul Meyer: „Bornons-nous", ajoute-t-il, „à dire que nous ne croyons pas que Francisque Mischel ait été bien inspiré en réclamant que l'on compare son texte avec celui d'Outre-Rhin."

Avant cette comparaison, Paul Meyer donne quelques études sur notre chanson, qui sont d'une trés-grande importance. Il étudie la langue, la métrique et les manuscrits et vient au résultat que „quant à la langue de ce poème, Fauriel l'a distinguée avec grande raison de l'idiome littéraire des troubadours"; quant à la métrique que „le plus ancien usage de ce vers de dix syllabes avec l'hémistiche après la sixième", qui se trouve encore dans deux poèmes du nord de la France, l'Audigier, des dernières années du douzième siècle, et l'Aïol, du commencement du treizième siècle, „doit être attribué probablement à la littérature méridionale."

Quant aux manuscrits l'auteur prétend „que celui de Paris, tout incomplet qu'il est, et bien qu'il paraisse un peu moins ancien que les deux autres, doit cependant leur être préféré“ et que c'est celui qui doit servir de base à toute édition du poème.

Après avoir comparé le manuscrit de Paris avec un manuscrit du Périgord, il conclut de la ressemblance des propriétés de la langue de ces deux monuments littéraires, qu'il est exécuté aussi dans le Périgord.

Avant les recherches de Paul Meyer, M. Mahn avait déjà publié à la fin du premier volume de ses „Gedichte der Troubadours 1856“, les premiers quatre-vingts tirades, contenant les premiers mille deux cent vingt-cinq vers du manuscrit d'Oxford. En 1862 le même éditeur en faisait paraître la suite dans le deuxième volume du même ouvrage. Elle contient les tirades quatre-vingt-un jusqu'à cent quatre-vingt-deux. (vs. 648—2449.)

Après tous ces ouvrages et toutes ces publications, un nouveau traitè par Kannegiesser parut dans le „Archiv für neuere Sprachen“ publié par Herrig, qui n'offre presque rien que nous ne trouvions pas déjà dans Fauriel. L'auteur ne connaît pas encore le commencement du poème, car il dit la reine une fille innomée de l'empereur de Constantinople. Cette fille s'appelle Elisent, nom qui se trouve deux fois, dans la 30e.et dans la 33e tirade.

Dès cet ouvrage nous n'entendions rien de notre poème jusqu'en 1869. Cette année parut dans la „Revue de Gascogne“ la traduction de tout le commencement qui manque dans le manuscrit de Paris, accompagnée de quelques notices préliminaires qui ne donnent que le résultat des recherches spéciales, publiées par Paul Meyer dans le „Jahrbuch XI. 1870.“

Une traduction complète du manuscrit de Paris, qui d'après le jugement de Paul Meyer n'est qu'une assez mauvaise paraphrase, a déjà été publiée par Mary-Lafon dans la „Revue de Toulouse“ en 1858.

On est bien étonné de voir l'opinion de Paul Meyer tout à fait changée à présent. Auparavant le manuscrit de Paris lui avait paru le meilleur et celui qui devait servir de base à toute édition du poème, à présent il préfère le

manuscrit d'Oxford à tous les autres, qui ne sont pour lui que d'une valeur inférieure. Voilà ce que l'auteur avait dit dans la Bibliothèque de l'École des Chartes p. 32, après avoir expliqué que le Ferabras provençal n'est qu'une traduction du Ferabras français:

„Aussi est-il toujours possible en dépouillant un vers du Ferabras de sa forme provençale, de retrouver le vers français original. Qu'on fasse la même expérience sur le Girart de Rossilho, elle ne réussira que dans la mesure des rapports pui existent entre les deux langues, c'est à dire de temps à autre; mais à chaque instant on se trouvera arrêté par des mots particuliers à la langue d'oc, par des formes exclusivement méridionales, qui ne se laisseront point transporter en français, il sera impossible de conserver les expressions du texte en se contentant de les franciser; il faudra traduire." Et plus bas, p. 42: „Le manuscrit a été certainement écrit par un Normand qui, par bon nombre de cas, ne comprenait pas le texte qu'il copiait, et substitue généralement aux formes méridionales celles de sa langue; si cette tendance se manifestait d'une manière plus systématique et surtout plus intelligente, ce manuscrit nous offrirait la contre-partie du fait que présente le Ferabras provençal: un poème méridional traduit en français."

Mais voilà l'opinion toute contraire de l'auteur proférée dans le „Jahrbuch XI. p. 141: „Il est hors de doute 1° que O, *Π*, L dérivent d'une même source, 2° que P et L ont modifié le poème l'un dans le sens provençal, l'autre dans le sens français. De ce que dans O ni dans *Π* on ne trouve point trace de modifications de ce genre, ou du moins de ce que ces modifications y restent limitées à la forme des mots et ne vont point en général jusqu'à remplacer un mot par un autre, il résulte qu' O—*Π* est supérieur aussi bien à L qu'à P et qu' O, par conséquent, doit être la base d'une édition."

Citons encore un passage, dans lequel l'autre exprime son espoir que nous aurons un jour une édition, „où le poème sera restitué à la forme qu'indiquent les traits communs aux deux familles des manuscrits, entre lesquelles se laissent répartir les quatre exemplaires plus ou moins complets que nous possédons."

La question s'est donc bien changée à présent; ce n'est plus le manuscrit de Paris mais celui d'Oxford, qui doit avoir la prééminence. D'après ce principe Paul Meyer a publié deux passages assez longs dans ses „anciens textes“, Paris 1874.

Mais auparavant, en 1873, M. Mahn avait fait paraître dans le quatrième volume des „Gedichte der Troubadours“ la suite du manuscrit d'Oxford jusqu'à la 603ᵉ tirade (vs. 7847), avec une collation des premiers 3190 vers par M. Stengel.

Peu de temps après, dans la même année, Paul Meyer fait la critique des „Werke und Gedichte der Troubadours“ et surtout de la publication de notre poème. L'auteur est-il de mauvaise humeur de ce que du grand nombre d'Allemands, „qui entendent la critique des textes“ aucun n'a donné son assentiment à son examen? Ou les malheureux événements de 1870 n'ont-ils pas manqué d'avoir de l'influence sur le jugement de Paul Meyer? Ce n'est pas mon intention de montrer en quel point on peut disputer contre Mahn, mais la critique de Paul Meyer est trop odieuse pour être juste.

Dans un traité „Ueber die provenzalische Poesie, besonders über die zwei bedeutendsten Epen etc.“, publié en 1874, M. Mahn fait de son côté la critique, plus noble d'ailleurs que celle de Paul Meyer, de la publication de l'auteur français dans ses „anciens textes“. Il prouve à l'évidence que ces deux passages publiés d'après le manuscirt d'Oxford sont pleins d'inconséquences. En opposition avec Paul Meyer, Mahn croit le manuscrit de Paris le meilleur et veut que toute édition se fonde sur celui-ci.

En attendant Bartsch avait publié une deuxième et une troisième fois, dans sa chrestomatie provençale, ces deux passages du Rossilho, qui se trouvent déjà dans son „provenzalisches Lesebuch“. Chaque fois il a fait quelques corrections. La dernière édition a été soumise à une critique par Paul Meyer dans la „Romania 1875 I. cahier“.

Reste à mentionner les notices générales données sur l'existence du poème par Diez dans „Leben und Werke der Troubadours“ et par Bartsch dans son „Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Litteratur“.

Voilà tout ce qui a paru que je sache. Occupons-nous

un peu à présent des opinions opposées des Ms. Mahn et Paul Meyer. Mahn n'a pas appuyé la sienne de raisons, Paul Meyer l'a fait. Nous aurons donc à nous occuper surtout de ses recherches publiés dans le Jahrbuch XI.

L'opinion de Paul Meyer sur les manuscrits résulte d'une comparaison d'un passage de 68 vers, qui se trouvent dans tous les quatre manuscrits. Ce sont les tirades 307—313 (vs. 4027—4096). Mais n'est-il pas bien hasardé de vouloir fixer d'une comparaison de 68 vers les rapports des manuscrits d'un poème qui en a plus de dix mille?

Il dépasserait les limites de ce travail de vouloir examiner toutes les remarques de l'auteur sur ces vers. Donc je me borne à en produire celles qui me semblent les plus remarquables et les plus importants. Commençons par le sixième de ce passage. Voilà le texte de tous les quatre manuscrits:

O 5) Quin voudra d'ista gent mei ajudar
6) Ne pout a mon aver gins fadiar.

Π 5) Qui voldra d'ista gerre mei ajudar
6) Ne porra mon aver ran saziar.

P 5) Qui volra d'esta guerre me ajudar
6) Nos pot en mon aver ges fadiar.

L 5) Qui voldra d'iste guerre mei ajudar
6) Toz dis a mon aveir puet recovrar.

„La bonne leçon est celle d'O P,“ dit Paul Meyer, et après avoir cherché des raisons qui puissent avoir causé les variantes il ajoute: „Reste à savoir si cette forme (fadiar) donnée par P, est une correction effectuée dans le sens provençal, ou si c'est la leçon originale.“ Comment cela peut-il être douteux pour Paul Meyer? Si fadiar était une correction de P, O, pour venir à la même leçon, devrait l'avoir puisée de P et P serait la mère d'O. La forme fadiar n'est pas une correction effectuée dans le sens provençal, c'est plutôt la leçon originale. Nous verrons encore que le rédacteur O ne change que la forme des mots, surtout quand la rime l'exige, mais qu'il ne remplace que bien rarement un mot par un autre; il a donc laissé la leçon originale fadiar, que les autres ont modifiée chacun d'après

son goût et son adresse, parce qu'ils n'en comprenaient pas la signification.

Le septième vers (le 8e vers de la 307e tirade) est d'après O:

Li chevaler s'em prestrent a alegrar.

Π et L ont la même leçon. P met le présent prendo pour prestrent. Le sens premet le présent aussi bien que le passé. Paul Meyer y remarque: „Sen ou se prestrent est la leçon originale; prendo P est une correction provençale.“ Pourquoi donc? La 3e personne du pluriel du passé ne se trouve pas une seule fois dans P, c'est vrai, mais il y a des formes analogues, comme mes-meiro; le pluriel de pres aurait donc été preiro et il n'aurait pas dérangé le vers du tout. La correction peut donc être aussi du côté des autres manuscrits.

Vers 12:

O. E demanderent l'aige e vont manjar.
Π. El demanderent l'eve e vont menjar.
P. Ilh demanden de l'aigua e van menjar.
L. E demanderent l'aigue e vont manjar.

P. Meyer: „Demanden de P, est une leçon détestable que je ne m'explique pas, puisqu'il était si facile de mettre demanderon.“ La forme régulière du passé dans notre texte aurait été demandero ou demanderen, et comme cette forme se trouve beaucoup de fois, je ne comprends pas non plus, pourquoi le rédacteur ne l'aurait pas mise dans son texte, s'il la trouvait dans son modèle. Mais pour la leçon de „demanden de l'aigna“ je n'y vois rien de détestable.

Vers 19:

Contre les trois autres manuscrits O a la variante fes pour a fait, ce qui fait manquer une syllabe. Paul Meyer y remarque: „La variante peut s'expliquer par le penchant singulier qu'a ce ms. à faire compter dans la mesure la syllabe atone qui dans beaucoup de vers vient après l'hémistiche, et doit, comme on sait, rester en dehors de la mesure. Je pourrais citer dans O un très-grand nombre de cas où pour cette seule cause un monosyllabe a été supprimé etc.“ Avec son „très-grand nombre de cas“ il constate donc autant de corrections dans O.

Examinons encore ce que l'auteur dit des vers 36—43:

„Ces huit vers présentent un phénomène singulier qui en apparence vient renverser ce qui a été dit plus haut de la proche parenté d'O et de *Π*. Tandis qu'O fait de ces vers une tirade à part, rimant en is, les trois autres mss. font rimer les mêmes vers en eis, les rattachant ainsi à la tirade qui précède et à celle qui suit. A première vue, ce fait semble ne pouvoir s'expliquer que par deux hypothèses, qui excluent l'une et l'autre la parenté d'O et de *Π*: ou bien O a tort, et alors *Π* P L ont conservé la bonne leçon; ou bien O a raison, et alors *Π* P L réproduisant la même faute, dérivent d'une source commune. Dans les deux alternatives *Π* se trouve séparé d'O. Mais je crois pouvoir démontrer qu'il faut admettre une troisième alternative, qui est celle-ci: O a raison contre les trois autres mss., lesquels sont arrivés indépendemment les uns des autres à commettre la même erreur. — O a raison: cela sante aux yeux, car les mots en rime ne sont corrects que chez lui; dans les autres mss. on les a pitoyablement torturés pour leur faire dire eis (voyez un peu dans *Π* les noms propres Aubereis, Segneis, Landreis!) ou remplacés par des équivalents plus ou moins mal choisis. *Π* P L sont arrivés indépendemment à la même erreur: Cela est évident dès que l'on considère les variantes qu'offrent d'un ms. à l'autre ces rimes en eis; trois scribes on travaillé isolément pour obtenir ce résultat difficile de changer les rimes de ces huit vers, et naturellement ils ont employé des procédés différents. Il n'y a eu de commun entre eux que l'idée dans laquelle ils se sont rencontrés: faire de trois tirades une seule, en modifiant les quelques vers qui séparent deux tirades semblables."

Supposons donc avec Paul Meyer qu'O a raison et que les vers 23—48 formaient trois tirades; le rédacteur de P voyait que la première et la troisième de ces tirades rimant en eis étaient interrompues par une seconde rimant en is et comme cette terminaison ressemblait bien aux autres, il jugeait mieux de faire une seule tirade de ces trois. Quelle drôle de pensée et ce qui est encore plus drôle, c'est que trois hommes ont la même pensée. Mais qu'est-ce qui lui pouvait donner cette idée, si nous voulons en chercher une

explication? Je ne trouve que cette raison, que le rédacteur ne croyait pas admissible que deux tirades avec la même terminaison succédassent tellement vite. Cela aurait été une raison, si ce cas était le seul dans notre poème; mais nous pouvons en donner maints exemples, savoir: les tirades 11 + 13 (vs. 126 + 150) rimant en aus, 240 + 243 + 245 (vs. 3172 + 3206 + 3241) rimant en at, 314 + 316 (vs. 4120 + 4156) rimant en on, 520 + 522 (vs. 6573 + 6619) rimant en or, 570 + 572 (vs. 7390 + 7420) rimant en ent, 571 + 573 (vs. 7404 + 7450) rimant en ais, 585 + 587 (vs. 7620 + 7648) rimant en or. Nous ne devons donc pas admettre cette possibilité. Mais supposé même que le rédacteur eût eu l'intention de réunir ces trois tirades, il ne lui aurait pas fallu se donner la peine de changer les rimes, il lui aurait suffi de rattacher la tirade médiale aux deux autres, car les exemples sont bien nombreux dans le manuscrit de Paris, où nous trouvons dans la même tirade les rimes is, eis à la fois, c'est dans les tirades: 115, 118, 182, 199, 318, 323, 441, 457, 484, 565 (de même dans L) 631, 203, 220, 279, 282, 292, 396, 521, 537, 608, 646.

Si nous devons donc renvoyer une intention du rédacteur P de rattacher ces trois tirades, cette supposition n'est pas admissible non plus pour les trois autres manuscrits.

Mais ce qui est le plus étonnant, c'est que, O rimant dans les tirades 308—310 en es, is, es, *Π*, son frère ou cousin germain, ne fasse rimer sa seule tirade en es, mais comme les deux autres en eis. Si l'on convient donc de la possibilité que *Π* P L se soient rencontrés dans l'idée de faire de trois tirades une seule, on demande de plus, comment se peut-il, que tous les trois fassent rimer indépendemment l'un de l'autre en eis au lieu de la leçon originale en es?

Ce qui est évident pour Meyer me paraissant impossible, je ne peux que croire la leçon *Π* P L originale. C'est juste que les mots en rime ne sont corrects que chez O, mais ils sont corrects parce qu'ils sont corrigés par O; tous les quatre manuscrits trouvaient les mots incorrects dans les originaux, c'est mon avis, et ces originaux divergeant déjà l'un de l'autre, parce que chacun avait voulu corriger, avaient un autre original qui était incorrect aussi; et de ces

incorrections et de ce grand désordre dans la rime je ne peux trouver que cette explication, qu'ils résultent de la première forme de notre poème, qui était probablement celle de l'assonance et non celle de la rime, opinion proféré déjà quelque part par Paul Meyer. Il y a beaucoup de tirades, dont on ne pourrait s'expliquer les rimes sans cette supposition. Mais nous voyons dans tous ces cas, comme le rédacteur O s'efforce, de rendre les rimes conformes et pures. Pour la rime il sacrifie même la flexion. Que l'on compare les vers 1064, 1970, 1987, 2434, 2461, 2462, 2650 etc.

Si dans tous les cas, où, contre les autres manuscrits O a la rime pure, il avait aussi la leçon originale, on serait obligé de supposer que les autres rédacteurs se fussent efforcés de changer le texte en pis. Une intention de corriger est compréhensible, pas le contraire. Sur chaque page nous trouvons l'intention du rédacteur O de rimer le plus purement, nous ne la trouvons jamais chez P, qui ne s'efforce que d'éclaircir le sens.

Montrons la vérité par quelques exemples:

La 91e tirade nous en offre un des plus éclatants; elle contient vingt et un vers rimant en utz, avec l'exception des premiers six, le troisième à part en uc, rimant en ut.

Voilà les premiers vers de P:

1) Anc no vistes estorn si fort ferut,
2) Tant bo vassal viratz mort et chaegut,
3) Tantas testas ab elme sobrar del bruc.
4) Lo gonfaino del rei an abatut,
5) La en la major preissa tot deromput.
6) Albert comte de Trajas an retegut.
7) M. baros estier mortz i a perdutz. etc.

La plupart des vers terminant en utz, il s'agissait donc pour le rédacteur O d'harmoniser aussi les premiers. Au premier vers de P „ferut“ est cas oblique; pour le faire nominatif (uz) le rédacteur O substituait de „si fort ferut“ une phrase relative avec omission du pronom, ce que nous trouvons bien souvent, et écrivait si fus feruz. Maintenant feruz est nominatif et bien correct pour la grammaire et pour la rime. Au deuxième vers il n'y avait pas de difficultés;

l'expression tan bon vassal peut être suivie du singulier correspondant à vassal, ou du pluriel correspondant à tan. (Le deuxième hémistiche de ce vers a une syllabe de trop dans P, il faut écrire avec omission d'e „mort chaegut".) Le mot rimant du troisième vers „buc" fut remplacé par buz, (il faut écrire peut-être bruz), et la construction active du quatrième jusqu'au sixième vers devint passive, c'est à dire l'accusatif devint nominatif et la conformité de la rime était atteinte. La leçon d'O est donc la suivante:

1) Ainz ne vistes estor si fus feruz.
2) Tan bon vassal viraz mors caaguz
3) E tante test (il faut teste) ab elme sevrar de buz.
4) Li gonfanos lo rei fu abatuz
5) Lai en la major presse toz desrumpuz
6) Arbers li cons de troies es retenguz — etc.

Tous les changements d'O sont bien raisonables, mais quelle raison pouvait avoir P pour constituer son texte de la leçon d'O? Sans doute, c'est O qui a changé pour avoir la rime pure.

Un autre exemple nous offre la 343e tirade, qui est d'après P:

M. en viratz chaer, que adens, que blatz
Que an perdut pe o pong o cap trencat
Tan vermeil gonfaino essanglentat
Pels cors, dels chevalers menut passatz.
(il faut écrire passat.)

Les autres vers de la tirade terminent en atz; pour purifier et harmoniser la rime le rédacteur O écrivit:

Mil en viraz jazer cadenz calaç (il faut lire c'a, lac = latus)
Quant perdut poinz o pez o caz trencaç·
Tant vermelz gonfanons e sanglentaç
Per cors de chevalers menu passaç.

La correction était assez facile, mais il serait d'autant plus étonnant et bien absurde, si le rédacteur P avait fabriqué son texte de la juste leçon d'O.

Les corrections que je viens de mentionner sont causées toutes par la tendence du rédacteur d'harmoniser la rime; en ajoutons encore quelques unes qui ont d'autres raisons.

La 448e tirade est d'après P (vs. 5766.):

1) A Rossilho vai K. ab gen pivade
2) Que non ac s'ost mojuda ni lonh mandada;
3) Pero no fo ta pauca la chavalguada
4) Que quant el ac sa gent tota ajostada
5) E se fo conoguda e remenbrada
6) E vira la G. molt espauchada,
7) Corregro los ferir de tal brivada etc.

(M. Francisque Michel a mis un point après le sixième vers; je me doute bien qu'il ait compris le sens; il faut mettre une virgule, les vers 3—6 formant des propositions précédentes dont la proposition conséquente commence par le septième vers.)

Il y a dans ces vers une forme, qui ne se trouve jamais dans les textes du nord de la France et bien rarement dans ceux du midi. Elle se rencontre plus souvent dans le manuscrit P que dans les autres et dans ceux-ci seulement dans la rime, où il était impossible de les remplacer par une autre forme du verbe: c'est le plusquepartait latin employé comme simple prétérit. Ces formes doivent être considérées comme originales; car il serait absurde de supposer qu'un rédacteur ait rempli un ouvrage de raretés de ce genre. Il s'agit ici du mot vira de viderat, au sixième vers. Soit que le rédacteur O ne comprît cette forme, soit qu'il la crût conforme à viro, 3e personne du pluriel du parfait, il crut en tout cas devoir la modifier et nous donna les vers suivants:

1) A Rossilhon vait Carles a gent privade,
2) El non a s'ost monide ni mandade,
3) Per oc non fun tan pauche la chevaujade
4) Que cant furent sa genç tote jostade
5) E fûrent coinegude e remembrade,
6) E virunt la girart molt espauchade
7) E corunt les ferir de grant bruiade etc.

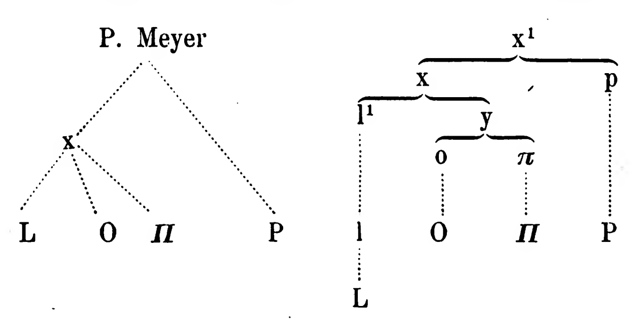
(Le deuxième hémistiche du second vers ayant une syllabe trop peu, il faut écrire d'après P „ni lon mandade“. Au septième vers il faut changer brivade et au lieu de genç, au quatrième vers, il faudra mettre gent, nominatif du pluriel.)

Si le rédacteur avait laissé le singulier au troisième et au quatrième vers, il aurait dû substituer pour le plusque-

parfait vira une forme semblable pour le sens; ils s'offrait à lui le parfait vit qui aurait eu une syllabe trop peu, ou l'imparfait veie qui aurait eu une syllabe de trop; il ne pouvait donc faire autrement que de modifier toute la phrase.

Cette supposition que ce soit la forme du plusqueparfait qui ait troublé le rédacteur gagne encore plus de vraisemblance par l'omission du quatrième vers de la 512[e] tirade (vs. 6401): „Molt en fora lo coms greus e pezans.“ Dans ce vers la forme fora-fuerat qui est ordinairement employée comme conditionnel a le sens d'un prétérit. L'auteur, ne pouvant s'expliquer cette forme, omis le vers, parce qu'il n'est pas nécessaire pour le sens.

Finissons maintenant notre examen. Quant aux conclusions de Paul Meyer, je ne peux consentir qu'à la première, qu'O *Π* L dérivent d'une même source. La généalogie que j'ai trouvée après une comparaison de tous les manuscrits est conforme en général à celle de Paul Meyer. Pour les pouvoir comparer entre elles je les fais suivre toutes deux:



Mais quant au numéro deux, je suis d'une autre opinion. Si Paul Meyer dit que P et L ont modifié le poème, l'un dans le sens provençal, l'autre dans le sens français, il prétend en même temps qu'il n'y a de modifications semblables ni dans O ni dans *Π*, mais je crois avoir montré qu'il y en a aussi dans O. Aussi Paul Meyer n'a-t-il pas prouvé qu'O est supérieur à P. Il faut considérer surtout les deux manuscrits O et P, parce qu'ils sont les plus complets. Je prétends que tous les deux ont changé, P pour éclaircir le sens, O pour purifier la rime; mais aussi a-t-il francisé le texte ce que je vais prouver autre part.

Nous trouverons donc la leçon originale conservée plus souvent dans O que dans P, mais la couleur originale de la langue est telle que nons la trouvons dans P.

Je ne peux pas non plus espérer avec Paul Meyer qu'on réussira un jour à restituer avec le matérial que nous possédons le texte original, au contraire, je crois que chaque essai dans cette direction doit débaucher. Le procédé de Paul Meyer dans les passages publiés dans ses „anciens textes" s'éprouve incorrect. Aussi ne puis-je consentir à lui qu'il faille d'une édition du meilleur texte avec les variantes des autres, ou que P doive servir de base à une édition, comme M. Mahn le veut. On ne peut pas prétendre qu'un manuscrit soit supérieur à l'autre, mais chacun a ses supériorités. D'après mon opinion il faut donner une édition critique de chaque manuscrit tout seul. C'est sur ce principe que se base la publication suivante.

Qu'il me soit encore permis d'exprimer mes remerciments les plus sincères à M. le professeur Dr. Mahn, à la bonté duquel je dois la copie du manuscrit.

Tirade

604 Ele trait son vestit e prent meillor
D'une porpre subtil, c'a bone otor.
Ele a blance la car e la color,
Tant bele e covinent cum rause a flor.
E vait estar denant l'emperador:
„Donne, tornat m'avez a ce sontror!“
„Si m'ajut dex, segner, mais au sobror,
E mariat la fille de ta seror.
De Borgoigne sunt ton castel e tor;
Mais ni voudrunt tornar tel gardador,
Aisi sunt en ta man tuit li segnor,
Conte de manen lige e vavasor,
Porque laisas Oudin tot le meillor
Que avia en ma cort, nient menor.“
Contrailos qu'en dist li fait paor.
„Prennez e nuit respit tros deman jor,
Mandaz le bibe a vos saint Sauvador,
E cerchent plait de duc a vostre honor,
Esi cum auiront lei vigeor.“

605 Al deman sunt vengut al rei palais,
E il les apelet sen co quel bais.
Asist lonc sei Damaz qui ou retrais:
„Anc de tau pres cum vos n'en aui mais,
Ne dansellnns ab rei menuz en plais.“
E Daumaz l'en juret per saint Gervais:
„Bertranz lo dist Oudin, que lor agais

7876) ele ablance. 7877) tant bele conivent. 7885) conte de mane lige euauasor. 7887) contrailes quen dist il fait poor. 7858) mandaz le bebe auos. 7895) e dauinaz lenuiret.

Esteit el gal d'Argun el bruel de Frais,
E Oudins d'enchauchar se fait trop gais.
De cels de Rossillon moc le relais
De quei force lor cres e non suffrais
Folque abatet Oudin que braz li frais,
Pres lai est remasuz, co vol Alpais
E te mande par nos d'aiqui ou jais, 2a
Son tresaur te donra, si d'aiquel trais,
Lo tresaur vol eu mult e non guis pais 3a
Car trop tost m'ont mut guerre e lo plitais.
Dolens sui de Girart s'onor li lais.

606 Li bibes parle au rei par grant saver:
„Don, ne deis mais de gerre jor mentener.
Tals dez mile mosters n'as fait arder,
Dont sunt fugit li monge e li prover.
S'en vuels a toi les contes mais retener,
Il te servrunt lonc tans por paz aver.“
Abanz dist la reine: „vos di por ver,
Qu'eu les ferai venir a son plazer,
E servir, se lui plaz, de lor poder.“
Tot en fust paiz abanz ke fust lo ser,
Quant intrent cil qu'il ferent la remaner.

607 Cil intrent el palaz qui sunt mandat,
E sunt ob ez vengut trente malfat,
Sirvent arbalester defigurat
Que cascuns ac le pie un puin trencat,
O cap tondut en fol o vil crebat.
Venunt denant lo rei lait acesmat:
„Segner por teu servise em afolat.“
„E qui vos at tan lait entreseignat?“
„Cel qui's at vil tenguz e pauc donat
Quant sorent de Girart lo repeirat,
De lui e de Folcon la veritat,

7902) pres lai estremasuz. 7904) Car trop tost mont mo guerre e plitais. 7905) soner. 7906) au re. 7907) donne deis mais de gerre mentener. 7908) nas fait. 7910) seu uuels atoi. 7913) queu les frai. 7916) quil ferent remaner. 7918) esunt obez. 7920) un pum trencat. 7923) por ten servise.

Pauc nos vaugrent castel ne fermetat.“
E li reis s'en clinet e ac pensat,
Qu'el non at de grant piece un mot sonat.
Li bibes paraulet qu'a cors senat:
„Reis, non fait bon parlar a tei irat,
Car tu no's as ton cor en poestat,
Qui te membre de rien que deu agrat.
Conseil covent segunt ta voluntat.
Par la paz te tendries fort auntat,
Mais en treies donar venat viltat.
Car si tornent cil lai qui l'au jurat,
De cent mil mars vaillent d'aur es merat
Serunt li conte ric e enforcat.“
„E tu'n fais, dis lo reis, ta voluntat,
Perque oudis climen sient quitat.“
A set anz unt les treges bien devisat
E plevit et jurat e ostagat.
La reine fest far breus a celat
E trames la lo bibe e un abat,
E li conte tot fant, quanqu'a mandat,
E pois torne cascuns en s'eretat,
E furent recobut a grant barnat
E aver e cheval bon presentat,
E tot quanqu'om lor deit, irunt donat.

608 Dedinz aquez set ans c'on treges pris,
Quatre filz li cons Folche engenuis,
E Girarz en at deus dunt non jauis,
Car l'uns petiz fu mors e l'altre ocis.
Li premeirains Folcon ac non Teuris,
La reine el trames, que li mesis,
Ele a pregaz lo rei, qu'el lo tengis,
E il si fes abanz que cil desis,
Qui filz est, ne dunt vient, de quel pais.

7934) qui te mebre. c) qui lan uirat. 7938) eplevit e uirat. 7939) breus acelat. 7940) tremes. 7941) eli . . . . quanqua mandat. 7942) epois . . . en siretat. 7945) etot quan quom lordeit. 7948) dunt non ia uis. 7949) car luns petiz mors e laltre ocis, 7951) tremes. 7952) ele pregaz lo rei quelle tengis. 7953) ab anz cil de sis.

609 E quant l'orent tengut e baptizat,
La reine prent ces qu'a mel amat,
Aico sunt li meillor et plus preiat,
E sunt od li li bibe e li abat.
Per acez a lo rei marcet criat
De son petit fillol desiritat,
Que il li rende d'Ascane tot lo duchat,
De qui movent d'Ardane toh li contat;
„Car filz est de ta nice qui fu loat
Qui l'a trames a tei per siretat."
„Reine, quantes fez m'as engignat."
E respondent li bibe li plus senat:
„Abanz te quiert honor e fait buntat,
Qui cerche paz cum sie en ton regnat,
E quant as sainte glise tout ne robat,
Il l'a, quant pot, rendut e restaurat."
Non pot li reis gechir, tan unt pregat.

610 Li reis rendet s'onor per un besant
Teuriet son fillol, quant saura tant,
Qu'el la porra tenir d'aiqui enant.
A la reine vient un mes celant,
Que li dis a conseil per rei qui blant,
Que sa sor a un fil, molt bel enfant.
Ille fez aparer ben per semblant
Qu'anc mais de nule rien n'ac joi tan grant.
Am message donet d'aur son pesant
E contet lo son fil en conseillant:
„Marcet Carlon, dis ele e Deu enant!
De trente mile escuz e d'autretant
Creis ui la cors del rei mais por comant.

611 Non pot mudar Oudins qu'el non parol:
„Leu troverem escuz se li reis vol.
Quant co ma donne dis e el tort col
Qui la honor mon oncle a tort me tol."

7955) e quant lorent. 7959) p acez. 7961) d'ascane lo duchat. 7962) de qui es movent dardane li contat. 7965) e respont li bibe. 7970) illa quant pot. 7974) quella porra tenir daiqui. 7984) la cort.

„Trop parlaz, dist Pepins, od mei en fol;
S'el reis rent sa honor a son fillol,
Ceste li moc per maire et per aiol.
Li paire nos colchet mige tan mol,
Un an n'avez portat to brace al col.
Se ma donne at son joi grant le degol,
Car sa sor a un fil qui que n'ait dol,
Qui ma meire e eu ben lui e s'el vol.

612 Anc reine non vis de tal valor
Ne comtesse ki vaille mais sa soror,
Qui tant am deu e pables e son segnor;
E nostre don li fest tan gran honor,
Qui li det de sos saintes cele meillor,
E cui mostrat en terre plus grant amor.
Per sainte avision en un pascor
El li trames treis monges ab un prior,
Qui'n passerent la mar a grant paor.
La porterent del regne paianor,
A Verzelai la loc el pui alcor,
Puis li funt monester si servitor.

613 E quant lor at donat cele Marie,
La sainte Magdalene, la sue amie,
El i prennent conrei, cum fust servie.
La contesse tant l'ame e sert e prie,
Que deus i fait vertuz granz en sa vie.
Uns sers Girart songet grant manantie,
Mais li cons ne l'en creit de quan qu'il die,
Tresqu'el mauves la vait, quant se durmie
En mai la meriana per un jons die.
Quinze cenz mile marz d'aur i avie
E tant d'argent que cunte nun i savie,
Que tote la Girart chevalerie
En sunt manent d'aver e replenie.

7990) sel reis . . . ason fillol. 7993) unan nauez. 7994) se mi donne at son iai. 7995) qui ce neit dol. 7996) qui mameire e eu ben lui-esel uol. 7997) Nun reine. 8000) e uostre don. 8004) el trames treis monges. 8005) quin passerunt. 8006) ela porterent. 8011) eil prennent. 8013) granz ensauie. 8015) meis li cons ne len creit. 8016) tres quel manues lauait. 8018) daur iauie. 8019) e tant dargent que cunte nunt sauie.

614 Li cons Girarz trobet cele fortune
Merveillose e grant, taus ne fu une.
E l'en trais de clar jor, non giens a lune,
De las vieles arenes soz osteune,
E el les gardet signis non asgrune
Tros la a Rossillon soz en la dune.
Puis le depart li cons e la comune.
Non at bon chevaler d'Espaigne a Rune
Qui n'en age sa part senz nul aufrune.

615 Ist tresaur amassereut genz sarazine.
La contesse le sat qui s'en aisine
Qui'n refut bone part gent pauperine;
E Girarz les deniers depart en mine,
Vint mile mars tramest d'aur la reine.
Ele en donet taus mil cascuns l'encline,
E al rei la meitat porquei s'afine,
E Folche nol deit gins fil de roucine.

616 De cent chevaus fait Folches au rei present
Anc un de ces non at roncin parent.
Per co'n unt ajostat un parlement,
Que voliunt cerchar acordement.
Mais Odins le defait e sei parent
E cil qui sunt al duc plus malvuellent.
Girarz mandet Pepin qui od lui vent,
La reine el tramest per rei consent,
E il l'en duit a Rome a ben grant gent,
E faut de lui tan ric coronement,
Que mais d'emperador no vis tan gent.
Romain l'ont retengut per covinent
Qu'il li porterunt tot seignorement;
E il garde l'onor bien e defent.

617 Per conseil Andicas e Bedelun
Quil anant a Girart e a Folcon,

8022) girart. 8023) granz. 8024) elentrais ... alune. a) del as uieles. 8030) qnin refut. 8031) e girart ... depart en emine. 8033) e le endonet. 8037) p cen unt. 8038) que uoliunt cechar. 8044) e fant de lui tauric. 8049) per conseil audicas. 8050) quil auant à girart.

Qu'aduient l'apostoile en lor reion
Por faire paz de lor e de Carlon.
Il i vent volentiers e sat li bon,
Car parens fu Girart de par Drogon,
E Carles en creet bien son sermon;
Mais Oudius ne le vol ne li felon,
Tot li parent Teuri ne li baron
Nen ont cure de plait d'acordeison,
Ne neguns ne se mut de sa maison.
Altre conseil a pres li reis molt bon,
Apres les at mandat per ocheison
Por faire grant bataille ab Borgeignon,
Donc se movent Franceis e li Breton
E Norman e Flamenc e Braibencon.
La reine mandet a Rossillon
Girart qu'il s'en garnisse cum par raison
Per dreh e per amor e per son dòn.
E n'at trente millers senz les Folcon
Qui en aduist taus viut mile rei furent bon,
En la rivere aval soz Castellon
E per plan e per praz de Rossillon,
Lai sunt tendut li trat e pavillon;
E li cons lor a fait grant livraison
D'argent e de deniers, et li peon
Amainent le marchant de garnison.

618 Li cons issit parlar a son barnat,
E cum les ot baisat e merciat,
E il li unt promes tot son agrat,
Si montet el castel cor alegrat.
As estres del palaz sunt apuiat.
Li cons esgarde aval u sunt li prat
E vit tant pavillon tendut e trat
E tent franc chevalers la herbergat
E d'armes reluisanz molt grant clartat
E gonfanun undeent li des pleiat.

8055) e carles en crees. 8056) felun. 8060) altre conseil apres. 8061) per acheison. 8066) girart quil sen garnis. 8067) p de e p amor. 8068) e uat trente. 8069) qui una duist. 8074) eli peon. 8078) eil liunt premieres. 8079) cor elegrat. 8082) cuit . . tendut etrat.

„Hui vaus de Rossillon li loins et lat,
Tant chevaler i ai veu armat,
Qui sunt mort e finit e li fil nat,
Genz vaus cum huit vos vei enluminat.
Autres tresaurs ne bres un micalat.
Dex, por que vol ris om estar privat
N'erbergar en son cor escarselat. 1
Cor per verguigne e prez e cobaitat? a
Bien a cors recredant de malvaistat
Qui se part per son grat de tal bernat,
Enoiz m'en partirai puis l'ai cobrat
A un petit no m'ant fah coronat."
Tot en fol convertit e predicat a
Lai vit venir son fil qu'a molt amat,
Blondet, vestit bliant, nul de cendat;
Non a mais ke cinc anz enquet passat,
Ainc om ne vit tan bel de son etat,
Tot semblant de Girart del vis format.
E pres l'entre ses braz, e l'at baisat.
A deus, por quel perdet, per quan pechat!

619 Estait li cons Girarz en son palaz
E tient son petit fil entre ses braz
E juret damledeu e sas bontaz,
Ja no seras nul die deseritaz,
E qui monges devent molt est malvaz.
„Eu aim molt chevaliers e ai amaz
E ferai quant viverai lor volentaz
E donrai volunters, car ai assaz.
Trop me sui longement humiliaz;
Nen ert mes enemis per mei prejaz,
Ains confundrai glotons oltrecuidaz."
Aico fu car tengut e recontaz 8114
Per toz proz chevalers, danzels prezaz, a
E per joi de son fil s'es alegraz;

8090) risom astar. 8093) del tabernat. 8095) a un petit namant fals coronat. 8098) non aiais ke cinc. 8098) ainc ome ne vit . . . de sont cat. 8100) deluis form at. 8102) a daus porquel p det, p quan pechat. 8106) desiertaz. 8109) e ferarai quant viverai. 8112) ert mes ainemis.

Mai el no sap le dol qu'en pres lui jaz.

620 Aqui ac un baron, Gui Derisnel,
Que Girarz molt avie a son fidel;
Ses sers fu e seschais de maint castel.
Quant la paraule aui, non fus gins bel,
Paor a de la gerre que renovel,
Crient que l' dus en fol au rei revel;
E pramet al anfant dar un auzel,
Pres lo entre ses braz sos son mantel
E trait le en un vergier laz un ramel
E estent li le col cum un anguel
E trence li la gole ab un coltel
E jetet, quan l'a mort en puiz Perrel
E monte en son cheval, vait s'en isnel
E quant fu fors issiz, so un olmel
S'arestet e gardet envers le cel
E clamet se trachor, felon fradel:
„A deus, cum ai ui fait malvais mazel!
Pire sui de Chaïn qu'aucist Abel;
Eu livrerai mon cors a mort per el.“
Vait descendre al palaz soz le cadel.
Trobe l' duc en la cambre laz un fornel,
Estendet li l'aspade per lo pumel
E contet li son duel e li espel,
Porqu'a mort a ses mans lo franc donzel.

621 Li jor s'est trespassaz e fu lo ser,
Que l' cons devie au man en l'ost mover.
Gui li estent l'espade per lo tener:
„Fai, cons, de mei justise a ton plazer,
Car melz en vuel morir, pendre u arder,
Que face ceste gerre mais remover.“
Li cons non pot mudar non desesper:
„Fui, traces, denant mei, nos pus veder.“

8116) mais el ne saplo dol qnen pres lui aiaz. 8117) Aqui a un baron. 8119) se sers fu. 8120) quant la paraule auui no fu. 8123) afant. 8126) e estent lo li col. 8128) e jetet quan la mort. 8137) trobel dux. 8142) auman en lost. 8147) li con non put mudar e non desesper.

La contesse la intre, com por gazer,
E vit lo duc irat e trist e ner:
„Segner, nonque te sols si contener.“
„Donne, done me don que voil aver.“
„Eu t'otrei quant te plaz, mais di me ver.“
„Non faire de ton fil dol aparer,
El puiz Pereil jaz morz, fai le querer,
E fai l'aval portar a un moster.“
Ne pot ses cors suffrir ne sostener,
Vuelge u non la ven de dol cader;
E li cons l'en levet, fait la seder:
„Donne, ne deiz is dol mais mentener.“
„Segner, quant deus non vol mo fil sofrer,
Nos fazam, se lui plaist, de lui nostre er;
Melz val od lui donar qu'a nos tener.“
„E damledeus t'en dunt force e lezer.“

622 A tant Folche la fors est descenduz,
Ki a sa ost laissade es praz erbuz,
E est privadement al duc venguz
E intret en la cambre, es a veuz:
„Segner, cum si astais e l'irascuz?“
„Belz miez, si cum dolenz e confunduz.“
E contat li, cum l'est mes devenguz,
E Folche s'en seignat tot esperduz:
„Si cis danz est en lonc feras sobuz;
A toz tes anemis est joi creguz,
Toz jors es de ton dans bien contenguz,
E eure est de melz faire, car es chanuz.
De la reine t'est uns breus venguz.“
„L'auirem que dist quant ert lesiguz, 1
Cercherem cum cis plaz est trais a luz.“ a
E pren lo par le puig, fores l'enduz, b
El baizet sa muller de son dol muz.

8154) segner no que te sols. 8156) eutotrei. 8157) non ferai de ton fil. 8160) ses curs. 8161) uuelge unon. 8165) nofil. 8170) en la cambre es au euz. 8172) esiracuz. 8173) belz mez. 8176) si cis danz est en lom fores sobuz. 8177) atoz tes anemis. 8182) el baizet samuller deson dol muz.

623 „Girarz, dist la contesse, charz amis doz,
Por deu, laissaz estar toz cest coroz;
Tant as perduz amis, rix e neboz,
Que anc tant nen perdet om de si proz.
Eu pregerai a deu qu'auge ma voz,
Que redonst paz del rei e de seus toz“
E li cons part de li ab aquez moz,
E ele fist son fil traire del poz
E portar au moster clerges a croz
E mist le au moster al cuer desoz.

624 Li conte del castel sunt avalat
E intrerent andui al Folcon trat
E trobent lo message qui lor at dat
Lo breu de la reine e saludat,
E Folche li a dit e recontat:
„Esi cum dist is breus tant unt mandat,
Ti anemic de gent e amassat,
Vint mile chevaler sun aesmat:
Deman serunt as Trez tot ajostat.
Ere mande, mi don, ta voluntat.“
L'apostoles parlet qui l'a agrat:
Per caient tort vers mos li plus irat.“
„Dirai vos, dist Girarz, que ai pensat
Treiz abeies faire tot per mon grat
De mes cuntes alos per parentat.“
„E eu, dist Folche, set de m'eritat.“
Enai si l'unt escrit e seelat
E donent al message, quant pres comjat,
Que de lor supleget et sot bon grat.
Por matin sunt par l'ost graisle sonat
E chevaugent garnit a grant marchat.
As praz desoz Castel sunt herberjat,
E li reial as Treis for la citat.
Lon Saine la ribere tendunt lor trat.

8183) girard . . contessa. 8186) quanc tant nen perdet omne de . . . 8187) a deu quange. 8188) e de seu toz. 8190) fest. 8191) cleges. 8194) alfolcon trat. 8195) e trabeit lo message qui lor addat. 8197) li a lit. 8202) e remande. 8203) qui lia agrat. 8204) p caient. 9209) enai si lun ecrit.

Set mile en sunt eslit senz re comjat,
Orguelloz, babancer, outrecuidat,
E vunt a l'ost Girart mal consirat.
Ne sai quant n'unt ocis e plus nafrat, 8220
E cis sunt estormit e airat
E enchaucent a fort quant sunt montat.
Granz efors prent iustize e pais lo prat; 8223
E toz a esforz mis en la citat. 8225
Lo reis s'en fu eissiz, cui a pesat,
Que l' seu l'unt comencat non per son grat.
E ac osberc vestit, elme lacat. 8228
Quidet les catener, maisnia at 8230
Bavier e Alamant l'unt encontrat
E son cheval aucis elui menat.
Se Folche ne vengist, mal fuissent nat.

625 Folche lai est venguz a esperon,
Mil le segent apres per lo cambon. 8235
Folche descent a pie joste Carlon
E presentet Baucan la Barzelon,
Met lo pie en l'estreu e prent l'airon,
E Folche tent lo destre el coreion
E menet lo d'aiqui a garison. 8240
E Girarz fait venir son pavillon
E la gelde qui maine la garnison

626 Cist ost fu en septembre apres aost,
Aico est la derere que l' cons ajost,
E non est giens aiquele qui raube el crost, 8245
Que l' dus a comandat qual rein non cost. a
Mais por fuerre a chevaus herbe la brost, b
Qu'asaz meinent viande, vin clar e most. c
Li reis fu retenguz qui Folche escost;
Jamais de tel paor Carles ne gost.

627 La gelde ven ab ars e a sajetes
Ki mainent le conduihs od les carretes,

8217) tendut lor trat. 8227) no p son grat. 8231) baiuer. 8236) descent apic. 8234) darere. 8245) raube escrost. 8247) Folche es cost. 8248) ven abras. 8249) manent.

E vunt cornant lor cors e tuteletes.
„Bertelais, dist Girarz, lon l'aige esmetes"
„Segner, ce volent tuit que lor prametes,
Que no te servom mais se rei no's getes,
E lui e ses folons no s' desiretes.
Lainz sunt de viande les gens destreites,
Jamais ne sies proz, s'er ne t'espleites."
„Leiaus genz, dist Girarz, e bien adreites,
De deu seiaz seignat e beneeites."

628 Grant mester a justice a legier senz
Par ce que cum mesfait li fols jovenz.
Ni ac mors e nafraz e de sauglenz
E de pres retenguz tro a set cenz.
E erbergent en lor herbergemenz.
„Qui se peist, dist Girerz, eu sui joienz,
Qu'ere vei ahuntaz mes malvoillenz.
Grans valors baisse orguel cum pluie venz.
Pos si's avem enclaus toz cum jumenz,
Qualque plait mais lor face assaz nier genz."

629 Li cons veit de sa gent ki sobre e cresc
Es lor trestoz intrar c'uns non paresc.
„Eu serai, dist li dus, en is plan sesc,
Bertalais od la gelde per ce marecc,
E de cai, sobre destre, nostre Tiesc."
A tant Folche lai ven per lo calmesc
E descendet a pie del brun moresc.
Trait Girart a consel crient que folesc.

630 Folche apele Bertran qu'est de bon aire
E demandet Girart: „Don, que vols faire?"
„Mes felons anemis de lains traire.
Tot jor solent de gerre bruire e braire.
Hui sunt de lor orguel chaut licaire."

8252) que no te servom mais sereis nos getes. 8255) serne tespleites. 8257) seignat e beneietes. 8258) granz mest er aiustice. 8259) par ce que cu mesfait. 8263) em sui ioienz. 8264) que re uci. 8265) cu pluie. 8267) qualque plait emais lor face assaz mer genz. 8269) cum non paresc. 8271) ot la glace 8273) nostre tesc. 8174) p lo calmesc. 8275) crient ce folesc. 8277) don que vol faire. 8279) tot jor solum

„Ere garde c'a tei n'aient repaire,
Car deus est vertaders e dreiz jugaire,
Car vers nos a estat e s' pres vengaire.
Li reis est nostre sendre e mi compaire,
El' reine nos est en lui de maire,
E si de li te menbre, drez est que paire."
E Girarz de Boson pres a retraire,
Qu'anc ne fu ne non ert taus gerrejaire.
„E vos Bos mais que trop es predicaire,
Que non mouvrai annuit por cadent traire;
E le matin ferai tot ton viaire
E tot quand ja voura notre emperaire."
„Lasse, li dist Bertranz, son talent faire."
Molt li sat bon al cor, car s'en esclaire.

631 „Deliveraz dementres les lor c'as pres"
„Le matin, dist Girart, serunt trames."
„Eu un ai, dist Bertranz, Ugon de Bles,
Mais ne cuit en mil leuc mellor Frances,
E consellers au rei li plus cortes."
„Denant lo fai venir," e el si fes.
„Segner Uge, dist Folche, seiaz nos mes,
E dourai vos sempreres icest mores.
Dijaz al rei por deu, que trop ne l' pes.
Toz li rendrem les seus si mors non es,
E les autres aurez por cascun tres,
E de tot quanqu'ajem vers lui mespres,
Nos metrem se lui plaz en sas marces;
E met i de ta part cel c'a melz ses."
Huge lai es annaz, u fun li reis,
E contet li les moz per aiqui es.
„E fon trop granz orguelz que ta genz fes,
Qui s'annet asaillir en fol enses,
Perquei fu commenchach li mal des reis,
Anc li conte ne virent ren tant lor pes.

8281) e regarde catei ma i unt repaire. 8283) car vers nost estat. 8186) e si delite. 8287) pres aretraire. 8288) quanc ne fune non ert taus gerreare. 8289) e vos bous. 8290) que non mourei anunt. 8292) et tot quant ia uourat nre emperaire. 8295) Delverraz dementres les locas pres. 8297) e un ai. 8298) mais ne euit ennuel leuc. 8306) quanqua que vers lui . . . 8307) nos metre.

Eu dic vos de ma part, si m'ajut fes,
Cons, qui rei rent, doit bien trobar marces

632 E li reis respondet: Trop oc diz lait.
Coment qu'eu sui assiz e face plait,
Ja puis Jhesus de mei merci n'en ait
E recui ele Girarz per comes mait.
Non me gardave gins de cest agait
Altre engien li covent a quel mefait."
E Huge renunzet ce che es fait.
Faut per l'ost remaner le crit el' brait;
Matin sunt en lor terre arer retrait,
Es praz desoz Islel le castel frait,
E delivrent les prez toz quiques ait.
Uns n'i perdet aver c'un no li pait,

633 As Trez ven l'apostoles matin lo jor,
Car le scr moc de Sans a la freidor.
Trais Carlon dentre seus un pauc en por:
„Reis, ne creire consel gerreiador,
Orguelloz, bobencor ne befador;
Car ci n'en ant mester lausengador,
Eu te conjur de deu le redemptor,
Qu'en dies ton corage tot celador,
Qu'il dus ne te put faire plus grand honor
Que de ton fil Pepin emperador."
E lo reis respondet: „En deu amor
Eu creirai ton consul cum mon doctor,
Mais ne vuellent la fin tost cist plussor."
„En nos pregerem deu que hui labor."
Li papes mande al duc qu'a son seignor
Vienge cum cil qui paz quert e amor
E a Folcon cui menbre de sa valor,
E Folche en det consel qu'el sat gensor,
El' reis ist fors as praz u Saine cor.
La sunt mandat li conte e li comtor,
Li prince et li domeine el' plus loinnor

8317) trop oldiz lait. 8321) covent a que masait. 8330) dentre sus un pauc upor. 8339) eu cerrai ton consel eu mon. 8345) consel qual.

Ne sunt gins oblidat bon vavassor.
Li bibes del moster Sant Salvador
A fait un caldefalt al pape alzor,
E quant el i montet e genz lai cor,
E tinent lo por sage, bon parleor,
E el parlet ben aut e de vigor:
„Escoltaz mei, dis el, grant e menor,
Nos em de sante glise li drez pastor,
Dunt Deus fist de saint Pierre son jujador;
Mais iste gerre lait mis en error.
Gerrer e male genz e robeor
Les unt arses a fuc e a calor,
Qu'en sunt li monge sanz e li prior.
El' pobres genz unt mises en grand dolor,
E de toz crestiauz auzis la flor,
Dunt sunt tornat li loc ric en sotror,
E li pobles menuz en cride plor.
E eu vos ai a dar consel meillor;
De par deu vos comant vostre faitor
Per sainte penitenz qui vos socor,
Qui done la mecine a pechador,
Ostaz vos tot de gerre e de gramor,
De viel ire e d'orguel e de feror,
E toz vos cors d'envie e de folor.
E tornaz les en pas e en dolcor;
Enluminaz de clar le tenebror
E ferez vos profit a deu honor,
E aurunt i grant prou nostre ancessor,
Car om ne put morir en veil iror
No l' covenge de l'arme avez paor.
Vil tienent tals ia preecador
Qu'anc nen amerent paz ne ioc dostor
U ant tant ostagat a lor de tor,
Que jamais nen serunt cuite fessor.“
Li papes sent cum furent tot gabador

8351) ofait un caldefult. 8353) e granz lai cor. 8354) por sage parleor 8359) gerrer e mal e genz. 8363) e lordres genz at mise. 8365) aveis la flor. 8366) e li pulles. 8369) p sainte. 8372a) e de felor. 8373) a en dolcor. 8376) e arunt. 8379) cum furent gabador.

E torna se vers lai e dis a lor:
„Vos cai vengiz por gerre e por folor,
E li conte por paz e por amor,
E per oc sun ben ric e doneor.
Ja ne se facent cointe li vaintador,
Ni danzel galauber perjurador,
Qu'au damledeu m'en fi le creator,
Qu'au cui verra orguel jazer ostror
E sainte humilitat tote sobror,
Blanche resplendissant d'une creor.
Ja contre li n'aurez castel ne tor.

634 A toz vos mande Folche e l' cons Girarz,
De lor aver derant cargaz vin charz
Per mostres restaurar, qui furent arz,
E d'alos quites franz qu'ant de lor parz
Ferunt vint abies per nos esgarz,
Per les armes des paires qu'ogistes charz,
Qui furent mort a glaives e a fers darz,
Acest plait deit cerchar li plus gaillarz.

635 Breu sermon vos ferai de veritat,
Dirai vos que deus fait en magestat:
Orguel basse e char ten humilitat"
A tant virent les contes venir per prat,
E furent mil de loing e cent de lat,
Baron, conte e contor e riu chasat
E vienent tot a pie e descalcat.
Cum furent pres de lor sunt tot restat;
Folche e Girarz denant lor cap celat,
Il sunt andoi premieres au rei annat.
Girarz li rent s'espade per pum daurat
E puis li a son cors al pie plassat.
Li franc noble baron ont pietat,
E felon orguelloz en sunt irat,
E per oc non i a un tant osat,

8384) ja ne se facent si cointe vaintador. 8391) p mostres. 8392) e da los qui tes franz. 8393) p nos. 8394) p les . . . quo gistes. 8395) e a darz. 8398) basse e chaten. 8400) venir p prat. 8404) pres de lor sut. 8406) il sunt andor p miers. 8407) p pum.

Qui lai desist orguel ne ostagat.
E li reis l'en levet qui l'a baisat
E puis apres Folcon qu'il sat senat,
E fant li omenages e feeltat.
El reis lor rent lor feus e l'iretat.
Apres se sunt premiers humiliat
Vers le Teuri d'Ascane la parentat,
Senz mal engant lor funt lor voluntat
E homenages tant cum lor fu grat.
E l'apostoiles a tot devisat,
Per nom de penitance e comandat,
Que les mans e les braz an tot levat
Par nom de paz tener edacordat
Altre mot a ichelz ad deveat
E tot partiz de deu e desevrat,
Per cui sera jamais renovelat.

636 L'apostoiles parlet com hom lejaus:
„Enquer, reis, se tu vuelz, seras bien saus.
Cartels Martels tes aives fest molt granz maus,
E tu de ton vivent fus altre taus;
Perqu'ogis nom Martels cis nuns fusaus.
Er deiz mais non aver Carles li Caus,
Or es ris de barons e d'amis claus;
Or aime deu e paz e pren repaus.“
E lo reis lo fait bien qui'n creit son laus
E fest puis ne sai quanz mosters reiaus.

637 Ce dient li danzel tot entresach:
Non ert mais d'iste gerre bastiz agach
Ni chevalers feruz ni escuz frach.
Vil en serun tengut qui ont mal trach“
„Ja per aico, dist Folche, un non s'esmach;
Prou mangar e vestir se melz n'es pach
Lor donrai voluntiers e de grant gach.

8416) lor fais en iretat. 8418) vers le teuri d'escane parentat. 8420) cum lor fu en grat. 8421) e lapostoiles atrestot deuisat. 8423) eles braz un tot levat. 8426) e toz partiz da deu. 8430) fest ml't. 8432) perquo gis no 8435) mostes reiaus. 8440) ja p aico dist folche un non semach.

638 Folche parle a Girart e a Carlon:
„Ere prennez conseil cum cascuns don
E li conte el domine el' ric baron
A pobres chevalers lor garison.
Aiques amenaz toz a mostreison,
Si cum fu establit en la reion
Por defendre l'onor s'en la semon,
E si at ric avar a cor felon,
Ki ne vuelle soffrir conduit ne don,
On li toille l'onor e dunst l'a bon;
Car tressaurs astoiaz ne vaut charbon.

639 Carles tient lo consel Folcon valent:
„A toz lo dic, barun, qui es manent,
Amaz melz chevalers qu'aur ne argent
E tenez un segunt son chasement
Que cascuns ac de mei, qui vit qui cent,
Qui tant, qui plus qui mains sun co que tent.
Ki sofirir no porra, eu li ement
E donrai volenters del meu sovent;
E aduizaç les toz a mostrement,
Que cascuns ait cheval e garniment,
Ne vos truit desgarniz pajane gent,
Que reames que vaut qui ne defent'
E cel qui s'en feindra a son vivent
Li toudrai sa honor per jugement
E donrai la meillor e mei garent."
E li conte l'otreient tot ensement;
Issi unt affermat aicest covent
Que fait en unt fiances e saigrement.
D'aiqui sunt departit li grant e gent,
Li reis retient les contes privadement
E maine les od sei del parlement
A Reins u la reine toz les atent,
Qui s' receit a grant joie halegrement,

8444) e reprennent conseil cum cascun don. 8445) el domaine. 8446) a pabres. 8447) Iques amenaz. 8452) un li toille . . . la bon. 8457) an segunt. 8458) que cascun ac de mei. 8459) ne porat. 8461) e auizaç les toz. 8463) ne uos truis desgarnis. 8465) e qui sen feindra. 8470) que fait en unt frances eseugrement. 8471) sunt de parties la grandegent.

E li reis per Folcon a son fil rent
D'Ascane le ducat qui li apent.
A Girart voldrent dar molt gent present,
Mais li dus n'en a soing ne plus n'en prent
Si non falcon volent u chien corent.
De la contesse sai, que deu sert gent
E el li fait miracles en a parvent.

640 Cum Girarz fu annaz li cons en France
E la contesse part de sa pesance.
Por l'arme de son fil fet grant enprance
De son aver donar e sa substance.
Puis vait a Verzelai bone esperance.
La sainte Magdelaine, u a fiance,
Fait son moster fundar, quan pot l'enance.

641 Quant la contesse vait a Verselai,
La paubre gent del regne por li s'i trai
Por la grant caritat e bien que fai
Que dex grat son segnor lai u s'en vai
E cel, qui bien conoist son cor verai,
Li monstret per samblant que ne s'esmai
D'amar lui e servir, quar molt li plai.

642 Iste donne non ame ome qui ment
Por coveitat d'aver de jugement,
E non chevange gins a celement;
Abanz lo fait saber d'un meis vertent,
Que vienent au chemin li paubre gent.
E ele dert ses ols vers deu sovent,
Qui li done l'aver qu'ele lor rent.
E vint a Verzelai, aiqui descent,
La nu songet un songe en son durment
Que vit un satanas samblant serpent,
Qui de son mau venim loc de piument
La volie abeurar quant l'un defent

8482) e el li fait miracles aparuent. 8483) girart. 8486) douat. 8489) funder qua pot lenance. 8491) gent del ren por li si trai. 8495) li monstret p. 8501a) e e le dert. 8503) la un songet. 8505) qui de son mau veni loc de puiment.

[La granz vertuz del cel, qui i descent.]
Lo demau e conte monge Garsent.

643 „Monge, augaz mon songe de quel pot moure,
Qu'a nu vi un satan samblant coloure,
Ki de son mal venim me temptat soure,
Qu'em volie abeurar en vas de coure.
Quant de devers lo cel prest mane a ploure
E lo satan s'en fuit desoz un roure.“
„Donne, quar la mane est iste saint oure
E lo grant ben que fas a ca gent poure.
Deus te gart ki te pot liar e solvre.

644 Quant ot dat caritat gent pauberine
Pan e char e deners, vin e ferine,
Si s'en vai as ovrers d'ovre caucine.
En l'umbre d'un laurer a la racine;
S'en vait e li Garsenz e Aibeline.
A veut un romi d'ourre no fine,
Porte peire u morter u aige a tine.
„U jaz iquest romi, don Aibeline?
Ades lo vei a messe u a matine,
E pui obre tot jor de grans corine.“
„Donne, en un maison vielle, qui cline,
Car ne vuel herberjar en ma perine,
Mais ab une contrade molt meserine,
E cest de son gaaig past la farine.
Nen i a dras ne lit que s'esclavine,
E non parlerie ui a la reine,
Entrosque l'ore es que l'obre fine

645 La contesse le mande d'obre laissant,
E quant lo veit venir drecet enant
E trais l'ab une part, dist son talant:
„Segner, car ames deu e il tei tant,

8508) o deman. 8509) meure. 8510) qua neu ian satan. 8511) me teptat soure. 8513) prest mane ploure. 8515) donne quar lamauest isle. 8520) si sen uai as oures doure caucine. 8521) en lumbre dum laurer. 8522) sen vait oli garsen de cai beline. 8523) un romi ourre fine. 8525) eu jaz . . don asceline. 8531) e non parlerai ui. 8532) entrosque lor es que lobre fine.

Dirai tei mon consel que vais cerchant;
Eu voil portar od tei, al ne demant,
Aige, peire u sablon u pauc u grant.
Eu dorai, si tu vol, aur ne besant.“
„Donne, ne vuel aver por rien qui m' dant.“
„Segner e tu el fai por deu lo grant
E por sa Magelaine cui aimes tant.„
„E eu por soe amor faz ton comant;
Mais dies a qual ore e cum e quant?“
„Denan la mie mit anz que'l jals cant
Merrai mon capellan un deil ferrant.“

646 Ere ferant issi cum l'unt enpres.
Aporfent ten sablon d'aval u es
Sobr'un tinal en sac quant li ont mes.
E si l'unt ja tengut bien pres d'un mes,
Troc i vent uns messages que l' dus trames,
Que li mandat del plait que bien est pres;
O lui l'en meine en France tant l'aime el res;
E la contesse en rent a deu marces.

647 Aiquel messages ac nom Atains,
Camberlenc sert au dus e toz ses lins.
La nuit jac en la cambre a seu consins,
L'uns ot nom Bauduins, l'autre Crespins.
La contesse levet cant soirs fun prins;
Atains pres lo cerge quum fu aizins,
Devalet denant lui per graz marbrins.
Lai fu li capelanz e l' pelegrins.
„Tornaz vos en arere, belz dos amins,
E durmez a segur trosqu'al matins.
Car ne voil ça me sache om ne veizins.“
E li garz s'en tornat iraç enclins,
Demandet Crespinet e Bauduins,
Li cuntet qu'en refut toz fel e gins.

8539) us albon. 8540) eu dirai. 8542) quin dant. 8552) tengunt bien pres dumes. 8554) tam laime el res. 8557) camb'lenc. 8558) a deus consins. 8559) luns ot nom Baudins. 8564) an arere. 8565) trosquar matins. 8566) car ne voil came sacé. 8568) demadet cosinet e bauderins.

Cum casque nuit l'en maine uns hom tapins;
E quident i. tau rien qui noi est gins.

648 Quant se dol del travail puis ot matine,
Apres se vait durmir soz sa cortine.
Atains lai servit, qui s'en aizine,
E quant la vit colchade el lit sovine
E fu en sa chemise deljade line
I a gente façon e color fine,
Ot tant blanche la car cum flors d'espine.
Li gars poset sa man sor sa poitrine
E vol baillar son cors e sa cetine
E baisar en la boche, quant l'agratine:
Mara vos ou pensastest gras de cuisine!"
„Eu me gabave, donne, qu'es pelegrine;
Aiqui romeu de loin jaz sor l'eschine."
Ele apelat Garsent e Aibeline:
„Ostaz mei is gloton qui m'ataine!"

649 E li garz orguelloz anca esprendre:
„Eu non sai de mi donne, porque mi fendre.
Mai val eu que l' romeus qui vait soentre.
Porque vas a tal ore, ce fai entendre?"
„Fel gars, a voc que n'ai razon a rendre?
S'en paraules ia mais, ferai te pendre."
E li garz per de graz anca descendre
E vait a son ostal s'espade cendre
E monte en son cheval e vai aprendre
Girart lo duc taus noves, dunt degest pendre
Que felnie e mencoinge li fai entendre.

650 Li duc a encontrat qui repairet
E trait l'a un conseil e li contet
Grant mencoinge per ver, si cum quidet.
E li cons, quant l'aui, molt li peset,

8570) cu casque. 8576) doliat deline. 8578) cu flor despine. 8579) se man. 8580) quant la gratine. 8581) mar ou vos ou pensastos. 8584) garsent e ai beline. 8587) par que. 8588) cui vait soentre. 8589) ce fai entrendre. 8595) dut degest pendre. 8599) p ver si cu quidet. 8600) quant la ui.

Per un petit od lui ne s'irasquet:
„Si mencoinge me dez, dex te devet,
Que eu me merveil molt, s'ainc ou penset.“

651 „Segner, sobre un romeu a mes son sort,
La nuit s'en vait od lui, quant la genz dort, 8605
Aval soz le castel, u sunt li ort.“ 6
„Non vuel de mon servent noves m'aport a
Que se vent au provar dunt se descort“ b
„S'eu ne l' te puis mostrar dunt ai eu tort.“
„Abanz en deiz murir de male mort.“
E li cons, quant l'aui, pesa tant fort,
Qu'ainc mai noves n'aui si l' desconort, 8610
Qu'il ne manga la nuit puis vene dort.

652 Matin levet Girarz c'ainc ne fu lenz,
Qu'ainc chevauchet e dist entre ses denz:
„Ai comtesse amie, bons cors e genz,
E adreiz e corteis e sapienz, 8615
Humils amors e dolces e covinenz,
En qual trabail esteit li tieus juvenz, 8617
E en grant paubretat per mei lonc tenz; a
Ainc ne me reprocaz toz ris parenz, 8
De paubretat me traist li teus porpens 8620
E tornat en honor tos escienz,
E s'anc lo te pensest u fu tes senz?
Ja Deus n'en ait marcet d'iceles genz,
Qui mesclent bons amis e bien voillenz;
Que tu'n perdras les ols se tu n'en penz.“ 8625
Andicas l'apelet, qu'est sapiens:
„Segner, dunt es vengut aicis tormenz,
Que ta caire t'est troble cum airemenz.
Apele Bedelon e tos parenz,
Qui t'unt a conseillar, si tu consenz.“ 8630
„Segner, ke vos dirie? eu sui soffrenz,“

8604) un romi. 8605) quant la granz dort. b) dut sedescort. 8607) dunt ai tort. 8618) p mei. 8621) li tons porpens. 6827) dunt e vengut aieiz tormenz. 8628) cu airemenz, 8629) apele bedelen. 8631) ia sui soffrenz.

653 Segner cons, dist Bedeles, mentir non quer,
Trop as senz de jovent e cor leger,
Quant tu creiz a garson de ta muillier.
Dirai vos que contet ele l'autrer,
Quant de sainte Sufie fist reis moster,
Si defendet la gent de son emper 7
E de cost au tinoble a toz lorquer a
Que uns nen i mesest vaillant dener.
Mais une pauble femme n'a desier
De cosdre e de filar de son mester
De son paubre gaaing qu'adreiturer,
En comprave de l'erbe que li sommer
Manjavent quant s'estavent desoz l'ombrer.
La nuit quant gent durmie a son bocler
Aportave de l'aigue sobre el morter;
Quant mosters fu bastiz e li clocer 6
El reis ot mes aveir grant e plener a
Si demandet a deu lo vertader,
Qual gueredon n'aurie e cum sobrer,
E deus co li mandet per messagier,
Que le paubre femme aura major loger
Que lo reis por lo don de son ormer.
E en ico mi donne a cosier.

654 E ai veu moster sainte Sufie,
Eu ne quit qu'anc taus fust ne jamais sie
Aico est nuns de deu u om se fie."
Quant ot dit la paraule, il l'unt oïe,
E lo cons a somel quant fu fenie,
E descent e durmit en l'erbetrie
E songet que contet quant se rassie;
Montet el palafrei, dist lor: „par vie!"

655 „Fais vos enant, dis el, mi dui amin.
Dirai vos qu'ai songat icest matin:

8632) mtir no quer. 8637) si defendie. 8639) pauble fene. 8641) encopraue de lerbe. 8642) que li somer. 8643) desoz lobrer. 8647) la vertador. 8648) nauri e cum sobrer. 8650) quel paubre feme. 8652) mi donne son consier. 8654) e uue quit. 8657) el lo cons asomel.

Que la contesse vi soz un vert pin,
Si vestiment tant blanc cum parchemin
E plus covert de flors d'un aubespin,
E tenie un calice de mer or fin.
Aiqui m'abeura manvres d'aquil saint vin
Que dex fest d'aigue as noces archeteclin."
„Segner, aico est bien, co te devin.
Grant joi de naist de li, eu t'o destin."
Un pau le fant disnar laz un saucin
De pastat de poisson e de polcin.
„Hui mais di al message de lui taisin.

656 Atain apela li cons Girarz:
„Di me coment iras é de quaus parz."
„Segner non meneras mais ke tei quarz
E fai annar ta genz vers Seoesgarz."
El lo fait e descent en uns aissarz,
Tros vient la nuit escure qui tot esgarz.
Sor lo castel descent en mi uns jarz,
Atacen lor chevaus lons e esparz.
Aicist garz 'ere ris ui de mil marz,
E el deman non ac mas pur escharz.

657 Li garz les en gidet a la maison,
Que gaita no'ls i sent, car non i fun
Aiqui les fait estar en un crucun,
Trosque vint la contesse a clerc Guiun
El romeu tient lo sac e lo bastun.
E cil les vunt sigant loig el passun,
Tros la contesse areste en un canbun;
E cil sunt remasu tras un buissun.
Une clartaz plus granz que de brandun
Descent de sobre lor devers lo trun.
Veit lo remi que trait e met sablun
El sac qu'ele li tent a geneillun,
E Girarz, quant lo veit, molt li sat bon,
Apelat Andicas e Bedelun:

8664) ou parchemin. 8671) de li deus tu destin. 8674) Atam apela. 8676) no meneras. 8680) sor la castel. 8685) que gaita ne ils isent. 8689) loiget passun.

„Segnor, molt ai lo cor mal e felun,
Qui creie de madonne fol ne garcun.“
„Cons, or poz bien veer ta vision.
A bon dreit te doinst deus confusion,
Se ja chauces por gerre mais esperon.“
„Ne farai eu, dist el, deu ou pardon!“
E li garz s'en emblat tras a lairon,
Abanz fugit el bos 'qu'a sa maison.

658 Girarz estat sei quarz en son agar.
Une clartaz descent si cum deu plac,
De quei li cons el seu ac grant esmac.
Vit sa muiller Bertran qui tent lo sac,
Cil i met lo sablun que trais del brac,
E le capelan qui sest quan voliac.
E Girarz quant les veit grant joi en ac:
„Ni prendrez mais, romeu, colp ne ramac,
Abanz ai en talent que gent vos pac.“

659 Li sabluns fu pesanz e grans li sas.
Cel le tient pres de sei e vai detras,
E la contesse enant lo petit pas.
Del pie destre marchat denant sos dras
E chiet la donne a denz en terre bas,
Li tinals en estant tot dreit remas.
„A fel, car la socors!“ dis Andicas.
Girarz lai vait corent e dist: „eu las!
Ai contesse amie cum bon cor as,
E eu mal e felun e satanas
Or as tot ca viaire e ea frunt cas.“
„Non, segner, deut marcet! tu cum si vas?“
„Amie, dist Girarz, bien ou sauras,

660 Lai me portar, romeu, car a me taing
Que vuel estre d'ist fais mi don compaing
E parconers olui d'equest gaaing.

8698) molt a lo car. 8701) doinst deu. 8705) abanz fugit el bos desqua sa . . 8720) afel car le socore. 8721) e dist cui las. 8727) lai seu portar romeu car me taing. 8728) mi don copaing.

E vos donrai assaz quant vos suffraing,
Manjar prou e deniers e dras e baing."
„Vos ou, segner, dis cel, s'a vos remaing,
Abanz sirvrai celui dunt nus ne plaing."
Li cons pres lo tinal, non de casaing,
E la contesse enant nen gichis faing,
Entros sunt au moster u sonent saing.

661 Quar quant vit la clartat cum clar resplant
El' tinal cum estet toz entrenant
Esi qu'il ne baissat ne tant ne quant;
Dunc ot le cor pitant humeliant.
El le porte detras e el denant
Entros sunt au moster intrat ermant.
Li clerc en fant tot trei de laus un chant,
Por la vertu de deu ke virent grant.
Li cons ot le servise, quant jors s'espant.

662 Li cons ot le servise matin e breu
En une cambre voute, blanche cum neu
En est intraz Girarz e l' privat seu.
„Contesse, dist li cons, bien es a deu,
Granz vertuz fes por tei, aico vi eu."
„Segner, non gins per mei, mais per romeu
E par la Magalaine u faz anz preu,
Per cui resuscitet deus le iudeu."
„Eu manderai, dis el, Bartolomeu,
Li vesque d'Osteun, e don Andreu,
Per miracles escrire e metre en breu."
La contesse respont: „Ne place deu!
Senz veriaz de gent un si grant pleu.
Ne vuel qui age aver fors vostre el meu,
E de pur alues, non gins de feu.

663 „Contesse, dirai tei, cum sui venguz.
Atains me contet, qu'avies druz."

8737) cu clar. 8738) el tinaus. 8746) blanche cu neu. 8751) non guis permei . . . p romeu. 8752) ufazanz preu. 8755) e dan andreu. 8758) fors ure el meu. 8759) non guis.

„E oc, la mercet deu, tant l'ai quesut.“
„Eu le vuels, dis Girarz, se deus m'ajut!
E me sat bon au cor, car l'ai veut,
Ne labor de vos dous e la vertüt,
Que deus vos i tremest per grant salut.
Jamais ne baillerai per gerre escut.
Fai venir le garcon fol, mescreut.“
„Segner, dis Andicas, tu l'as perdut,
Car eu l'en vi fuir el bos ramut.“
„E mandas me lo blanc romeu chanut,
Molt senble bien prodome apercobut
Qui del servise deu faire no's mut.“

664 La contesse apelet Garsant lo monge:
„Donzele, or pus veer de vostre songe.
Anc non veistes nul qui melz s'esponge.
Li satans est li garz e sa mencoinge
Qui vol mesclar au duc e far vergoigne,
E co qu'il se monave qu'il nos esloigne.
Don, prejaz au romeu, qu'a nos s'apoigne,
Que deu ame de cor e non fait conge.

665 Intraz es li romeu e fu bien granz,
La barbe l'es cregude e l' caps ferranz:
„Romeus, co dist li cons, faiz vos enanz,
Per amor de mi donne, qui es amanz,
Vos derai de mon aur cinc cenz besanz.“
E el li respont: „Don' n'en aurai tanz;
Por mangar me dont deus e mos affanz,
E en terre de vie retribuanz,
Car el est droituriers, gerredonanz.“
E Girarz le gardet e sos semblanz:
„Romeus, co dist li cons, per voz balanz,“
E dist al autre mot: „tu es Gintranz,
Mos parenz e mos om, coms Alemanz,
Bons parlers en Ties e en Romanz,
E adroiz chevalers e combatanz;

8766) que deus nos. 8768) fol mescrent. 8774) garsant la monge. 8777) li satanas. 8782) Intrat es. 8791) la gardet. 8794) paranz . . . . cum salemanz.

Per mei fesis estors, eu ne sai quanz 7
E gastas acullun denor granz panz; a
Or eu sui penidenz e gravisanz,
Qu'ar ne fus en t'onor bien vint ans.

666 Girarz baisat Guntrant e tent lo char;
A conseil dis Ugon e Gillemar:
„Quereiz li a vestir e gris e var.“
Tan dis anquet sa vide a enquestar:
„Segner u as estat?“ „Don, oltre mar,
Annei au saint sepulchre au repairar.
Me prest uns mesonzang, qui m' fest menar
O mil autres chaitis por afamar
A castels e a murs peire portar.
Mais de quinze ans i fui n'en poc tornar,
Quant deus sa Magdalaine me fist livrar.

667 Cel qui getat Jonas de la balaine,
Me tramest delivrar sa Magdalaine.
Per aico sui sos serz e faz sa paine.“
„Bien t'a deus espirat per qualque vaine,
Quant la dei herberjar en istun raine,
E eu le lasserai quar nos abaine.
Eu vos ferai ancui d'onor estraine;
E contaz nos del ren, dun deus t'amaine.“

668 „Don, lon conte ferie e vos enui,
U c'onques ai estat, ere ci sui.“
„Voz non partez de mei, cosin pos ui
Anz vos donrai vela l'onor del Pui
E dumbes ebeles trosqu'a Momui.“
No place deu jamais qu'onor revui,
Mais portant u girai en un sarcui.“
Or sert Girarz de eor deu e cil sui
Per aico pres la sainte ab ez s'apui,
Qu'ant ploraz lor pechaz de lagres mui.

8797) ione sai quanz. 8799) qua ne fus. 8805) annem. 8806) quen fest. 8814) quaque. 8820) uconques. 8821) partet. 8828) quant plora.

669 Li cons comande aico chaire risent:
„Aportaz a vestir a mon parent.“
E cil a cui ou dist non firent lent,
Cendat e de causil li fant present,
Pelicon e mantel molt bon valent;
E el les jeto jus negun n'en prent.
E lo cons en juret son saigrement:
A vestir vos estuet, ce vos covent
Cosin por deu facaz a mon talent,
Que non ai mais ami ne bon parent,
Qui m' sache dar conseil ric ne valent,
Fors Bertran e Folcon a cui s'atent
Por dreit e por justise a paubre gent; a
E m'onors est tan granz ke loing porprent
Qu'il ne poent tornar a mei sovent.
E vos non es meschins de leu jovent,
Qui se preiz, no orguel por vestiment
Eu saint Bertolemeu vos trai garent
Qui en mult char vestit servi deu gent.“
Cel lo fai si cum vol, ne l' l'en desment.

670 Premiers le funt baignar e tondre e raire
E acles dras vestir e les sieus traire,
E sambla bien baron de grant afaire.
Girart l'asist lon sei, toz s'en esclaire.
„Or me conseil cascuns al s'en viaire.
Eu vos conterai co que eu vuel faire:
De la honor que tieng tan deu repaire,
Dunt vivrunt cinc cenz paubre e mil confraire.“
„Segner, dis Andicas, ce n'en ert gaire
Auvers la gerre grant, dunt fus pechaire,
Dunt cent mile ome issirent de lor aire
Altretant a ocis neis ton paire;
Mais pos deu t'aime tant que l' te declaire,
Qui tei e ta muillier vol a sei traire,
Rent ton cors e t'onor lui e sa maire;

8829) aioc chaire. 8830) aportez. 8839) quin sache. 8841) emon ors est . . . . porpent. 8847) e el lo fai. 8849) les siens. 8852) or en conseil. 8857) la gerre . . . dunt sus pechaire. 8861) qui tei e a muillier..

Ne retenir citat ni mur de quaire."
„Don, no l' volrie faire nostre emperaire,
Qu'en perdrie servise ke len dei faire.

671 En apres demandet a Bedelon:
„E vos que m'en louez d'iquest sermon?"
„Don, si faire le vuelz, eu tieng por bon.
Pos Deus t'en a mostrat tan signacion,
E autre t'en tramest en Vau Beton,
Que t'enseigne arst a fuc e a carbon,
Per lo tort que ogis envers Carlon,
Ne tei laissat d'onor tor ne doignon.
Pos deus lo t'a rendut, refai l'en don."
„Cosin Gintrant e eu vos en somon,
Que vos m'en daz consel segunt razon."
„Segner, per comant deu David despon:
Beati sunt qui gardent judition,
E qui justise fant tote sazon.
Dreite justise vaut bone orison."
„E eu la laisserai a don Folcon,
Per grant honor tenir non sai tan bon.
Anc n'orent pais o lui tracor felon,
Ni faus ni mencongier ni mal lairon.
No l'aurunt chevaler tal conpaignon,
Qui si char le tenguest ni tan lor don.
Quatre filz a qui sunt gent mancipon;
Cum reis tendra sa cort senz nul semon
Portera l'un l'espade, l'altre baston,
E li tierz caucera son esperon,
E li quarz en bataille son gonfanon,
E lo ferir premer tengrunt Breton
De mei e de mon paire, le duc Drogon,
E tot l'autre mester de la maison;
En ai si cum li feu de Rossillon.

672 Li cons laissat aices, torne a s'oisor:
„Donne vos parlacrai en Deu amor;

8867) manque dans O. 8869) pos deu ten amostrat. 8874) pos deu la te renduz. 8875) uos en sermon. 8884) ni mcongeer. 8888) mancipun. 8896) a seisor. 8897) on de e mor.

Car vostre conseil m'unt estat meillor
E tornat en richesse e en valor."
„Segner, se ren i vail, deu en ador,
E vos lui que dereiz de vostre honor?"
„Toz mes cuites alues qu'ai d'ancessor,
Mas ce qui fu Boson au pognador,
Au meillor chevaler e au gensor
Qui ainc fust ne ja sie mais negun jor.
Membre vos cum mei traist de la calor,
Cum reis pres Rossillon per traitor?
E proiarent por el e molt pluisor;
Treze mosters feron per deu amor
E en cascun abat, rice prior
El Val de Rossillon, u Saine cor,
Lai gira nostre filz e nos en por. 2
Citat, viles, fores, castel e tor, a
Chevaler e bordeis e vavassor
E a toz celz qui sunt laborador,
Ab aitoz celz covient defendador,
Eu lor dirai Folcon ne sai meillor
L la force del rei imperador
Ferant l'orguel sobrar, tornar sotror.
Or intrent chevaler en Ion seior
E serent de sazun chien e ostor,
Falcon e falconer e venfor.
E qual la feran ore achatador,
E donzel galauber, chevaujador?
Qui vol provar son cors ne sa valor,
Si annent gerreiar gent pajenor,
Car trop l'unt mentengut li nostre el lor,
Si cum dient escrit del redemptor:
Nostre don lai montar tan pechador,
Cum s'ere sor le pui de Libanor,
Plus devale plus tost qu'anzel del sor.

673 Vez vos mei e mon lin ki sunt tot mor,

8898) munt esta meillor. 8901) que de reit. 8903) maia qui fut boson. 8906) cu mei. 8909) mosters ferans. 8914) la bocador. 8919) lorguel sobrau. 8923) e qual le. 8929) can pechador.

Mais Folcon qu'ame paz e deu de cor.
Quatre filz a, qui sunt blondet e sor,
De la nebode Carle, fille sa sor
Ne partirunt del rei per negun for,
Cist auront ma honor cum que demor. a

674 Guitranz e Bedeluns e Andicas,
Prendez de mon aleus chascuns mil mas.
Eu troverai l'aver e les compas,
E vos ferez mosters e tors e glas."
„Don, tu iras devant e nos detras,
E nos ferons tot quanque tu voldras;
Ne i a mais mester orguelz negas."
Les obres sunt enchades el' camp remas,
Qu'eu n'en dirai mais plus, trop en sui las;
E si chare la tienz, qui la diras,
Asaz en poz conquere aver e dras.
Tu autem domine desici en auvant.

8933) quama paz. 8935) de la nobode. a) cu que.

